

## Le livre sans son texte

Pierre Popovic

Volume 18, numéro 2, automne 1982

L'objet-livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036762ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036762ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Popovic, P. (1982). Le livre sans son texte. *Études françaises*, 18(2), 61–67.  
<https://doi.org/10.7202/036762ar>

# Le livre sans son texte

PIERRE POPOVIC

Livres mes yeux pourtant distraits mes mains  
tremblantes

Ne vous dispersent pas les murs peuvent crou-  
ler

PAUL ELUARD, «Tant de livres», dans *le Livre ouvert II*

Avant de n'être pas selon la formule consacrée, un objet comme les autres, le livre est un objet-marchandise, et donc dans sa réalité objective, par l'œil des lettres de sa couverture, il existe pour le regard, avant d'être, et non forcément, consommé pour le plaisir. Chose placée, offerte, le livre est, sans son texte, ou si peu de lui, c'est-à-dire par une médiation d'appétance que sera son aspect extérieur, juché, parmi ses pairs, à portée de regards, quelquefois à portée de mains.

Le statut symbolique de l'objet «livre» résulte bien sûr de son histoire. D'abord objet détenteur de la vérité par l'intermédiaire du livre religieux, le livre devint ensuite le lieu où la vérité se discute, lors de la période de laïcisation qui suivit la rationalisation de l'enseignement médiéval en France au treizième siècle. Objet de marchandage, le livre le devint grâce à l'expansion de l'imprimerie au seizième siècle, celle-ci lui permit en effet d'acquérir cette propriété essentielle : la reproductibilité. Dès l'époque, la pagination, l'aération du texte, la réduction des formats et donc leur maniabilité, rapprochent le livre de l'objet que nous connaissons aujourd'hui.

Yvonne Johannot note d'ailleurs que «Le livre, en tant qu'objet, est resté extraordinairement fidèle à lui-même<sup>1</sup>.» En témoignent sa forme parallélépipédique, ses angles droits, l'existence des marges parallèles, ...etc. Le dix-neuvième siècle, par l'amélioration des techniques de l'imprimerie, voulait faire du livre un objet de communication, le vingtième un objet de «culture pour tous», puis un objet de culture parmi d'autres. Le regard porté sur le livre d'aujourd'hui est héritier de tout cela.

Si nous cherchons à ne prendre en considération que la présence brute du livre, abstraction faite du processus de consommation, deux lieux pertinents retiendront notre attention : la vitrine de la librairie, la salle de séjour<sup>2</sup>. Le parcours entre ces lieux va de celui où le livre ouvre et s'ouvre sur le monde à celui où il représente ceux qui le possèdent, de celui où son exposition est entretenue de promesses à celui où son exposition connotera une appartenance, un goût, un habitus.

Nous avons donc investi une soixantaine de salles de séjour de la banlieue industrielle liégeoise, au sein desquelles le livre était présent. Cette enquête, malheureusement réduite par manque de moyens — notamment techniques —, cherchait à déceler les motivations de la présence de telle ou telle catégorie de livres dans cette pièce. L'étroitesse de cette enquête ne nous permet cependant pas d'apporter des conclusions péremptives. Elle nous autorise tout au plus à livrer, avec une prudence bénédictine, quelques observations uniquement qualitatives, obtenues au cours des entretiens qui nous ont réuni avec les habitants concernés.

Dans le corps symbolique qu'est la maison, la salle de séjour se distingue en cela qu'elle est, plus que les autres pièces, le lieu d'un passage. Elle est précisément le lieu limite du regard extérieur, celui où ce regard est autorisé; et conséquemment l'ordonnance de la pièce énoncera les modalités de cette autorisation, dans un mélange de refus («je» possède), de proposition («je» partage) et de permission («j'» indique). Là-bas, le livre est un mannequin, il est partie de l'étalement, de la distribution des meubles, des peintures, des murs, des ornements de toutes sortes, qui, eux aussi, sont lus, tout comme lui, dans leur absence ou présence brute, par la saisie du visiteur.

1 Yvonne Johannot, *Quand le livre devient poche, une semiologie du livre au format de poche*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1978, p. 18

2 Ou salon, ou living-room nous désignons par là l'endroit où sont reçus les éventuels visiteurs Qui reçoit encore en chambre?

Généralement donc, nous remarquons la présence, non pas de quelques livres, mais bien d'un ensemble de livres, assemblés dans un ou une partie de meuble réservé à cet effet, entourant ou regardant l'œil du cyclope moderne, lui-même électronique témoin du monde externe. Là-bas, dans les salles de séjour, le livre est un être debout, être en cela semblable aux humains qui l'affichent; cet anthropomorphisme de l'objet que remarque Y. Johannot<sup>3</sup> va d'ailleurs jusqu'au langage même des typographes et des imprimeurs : l'œil désigne le relief des caractères d'imprimerie; le livre a un dos, une jaquette; le livre est imprimé en petits ou gros caractères, en caractères grecs, arabes, hébraïques, gothiques, italiques, etc.

Là-bas, dans les salles de séjour, il s'agit rarement de livres au format de poche, mais plutôt d'un livre d'un «standing objectif» plus relevé. Il s'agit rarement de livres eseués, mais plutôt de collections. Pour l'éditeur, l'avantage de la collection est bien connu : l'insertion d'un ouvrage dans une collection, bien particularisée par sa présentation, assure une vente plus importante pour autant qu'il existe au sein de cette collection l'un ou l'autre moteur. Montrant que la possession est toujours celle d'un objet «abstrait de sa fonction et relatif au sujet», Baudrillard décrit le fait du collectionneur : «Les enquêtes montrent que les clients des collections de livres (10/18, Que sais-je?), une fois pris dans le sillage de la collection, continuent d'acheter tel ou tel titre qui ne les intéresse pas : la différence dans la série suffit à créer un intérêt formel et qui tient lieu d'intérêt réel. C'est une pure contrainte d'association qui joue dans la motivation<sup>4</sup>.» À la contrainte d'association, nous ajouterons une volonté de puissance, une représentation volontaire.

Là-bas, le livre réfléchit; il reflète un statut social et culturel. D'une part ce sont des livres consacrés, rendus légitimes par toutes les instances de célébration, les livres de «la Pléiade» par exemple; d'autre part ce sont des encyclopédies, des collections semi-luxueuses, dont l'apparence néanmoins a tous les artifices du bien-fondé légitime. La distribution selon le niveau de scolarisation semble, même au sein d'un échantillon aussi mince, se retrouver au niveau du principe de classement. D'un côté en effet nous entérinons un principe de classement simple, le plus souvent alphabétique ou numérique; de l'autre nous percevons l'existence conjointe d'un double principe (classement alphabétique au sein d'une chronologie par siècle, chronologique au sein d'une répartition par genres, ...).

3 Cf Yvonne Johannot, *op cit*, p 41

4 Jean Baudrillard, *le Système des objets*, Paris, Gallimard, p 147

Là-bas, d'une manière générale, les livres exposés — dirions-nous, pour notre œil de visiteur voyeur, «imposés» — n'ont pas été lus, en tout cas, pas tous. Ils sont présents car «on les aime», car «ils sont beaux», car «on en lit quelquefois un», ou plus injustement «parce qu'il fallait bien les mettre quelque part»... La présence des encyclopédies au sein de foyers socialement typés (ouvriers, employés, surtout) est ainsi symptomatique d'un désir d'appartenance au monde, à la nature qu'il faut perpétuer, révélatrice d'une liaison à l'espèce, au culturel. Une encyclopédie n'est pas cursivement lue dans le texte (... «j'ouvre un volume quelquefois, quand j'ai besoin d'un renseignement, pour moi ou pour les enfants...»), mais elle l'est dans sa présence, dans la régularité de ses couleurs et de son format, dans la force de son volume, dans sa potentialité de révélation, de merveilleux, de sensationnel (que dire d'ailleurs de la présence si souvent remarquée au cours de nos pérégrinations du désormais annuel «Livre des records»? ). Les encyclopédies parlent au visiteur : elles lui disent «Ici, le monde est inventorié, consulté, connu.» Par l'acte de nomination qu'elle suppose, l'encyclopédie assure et rassure, d'autant plus qu'elle rejoint ainsi les schèmes pédagogiques de l'enseignement primaire.

Là-bas, les livres exposés le sont pour la rationalité de leur rangement, pour l'aspect confortable de leurs couvertures et de leurs reliures, voire surtout pour leurs couleurs ordinairement compatibles avec la tonalité d'ensemble de la pièce. Ainsi l'abondance de ces livres aux reliures de simili-cuir, aux couvertures aussi moelleuses que les coussins des fauteuils qui recevront les invités, est frappante. Généralement, ces livres ont été acquis par le biais d'une formule «club». Le succès de ces clubs du livre repose sur différents arguments. Le premier s'énoncerait comme suit : «Tout est dans tout, et il y en a pour tous.» Ainsi le club «Belgique Loisirs», très apprécié dans l'aire géographique consultée, offre pas moins de vingt-deux rubriques, parmi lesquelles «Beaux livres — Civilisations — Classiques — Érotisme — Littérature érotique — Vécu ...», et les ouvrages repris sont «des ouvrages qui correspondent à tous les goûts». Le second insiste sur la beauté de l'objet : «Mieux voir, mieux apprendre avec des livres superbes», «Les livres du Club : Ils présentent bien!» Il est possible de cette manière d'acquérir les Rougon-Macquart d'Émile Zola, dans une collection qui «bénéficie de reliures en simili-cuir, aux couleurs chatoyantes, frappées de fers à dorer originaux»<sup>5</sup>. Enfin, le tout repose sur l'idéologie familiale : plus la «fidélité» est longue,

5. Pour l'heure et selon les clubs, c'est Zola ou Flaubert; dans un siècle? Sartre et Malraux?

plus il est possible d'obtenir des réductions supplémentaires; plusieurs collections sont présentées par le biais de phrases comme «Au cœur des problèmes de notre société : l'avenir de nos enfants»; chaque membre doit s'efforcer de «parrainer» un nouvel adhérent, ce qui lui permettra de recevoir des cadeaux du type casseroles, fers à repasser, armoire à glace, guéridon...

L'exposition du livre dans les vitrines des librairies est différente. Ici le livre n'est plus «debout sur la tranche», il est vu de face, voire légèrement incliné, provocant, et sa présentation est organisée jusqu'à faire miroiter une disposition idéale, invitante : le voici posé sur étagère blanche, un petit spot lumineux attaché à relever la couleur de sa couverture, parfois entrouvert, presque un peu déshabillé, la jaquette dégrafée, prêt à assouvir. Dans ces vitrines, le livre, par sa couverture, se doit d'être objet de séduction. De la sorte, au côté de la séduction sérieuse et austère du livre littéraire consacré type Gallimard, les révolutions apportées par le livre au format de poche dans le domaine de la présentation du livre<sup>6</sup>, ont aujourd'hui gagné d'autres catégories de livres. Aussi, l'importance des photographies, relayant le film ou (de plus en plus) la série télévisée, est un fait marquant de la production livresque d'aujourd'hui. *La Vie devant soi* n'est plus ce qu'elle était, renforcée par le visage de Simone Signoret, le *Fantôme d'amour* de Milo Milani aime Romy Schneider et le livre *Dallas* s'enorgueillit de la silhouette de celui que Diana Ross présente dans l'un de ses spectacles comme «l'homme que vous aimeriez tous haïr». Par ailleurs, les livres exposés dans les salles de séjour le sont pour longtemps : ils ont en effet pour but d'inscrire le sujet qui les possède dans l'histoire d'une culture, dans une ligne temporelle, où par leur contemplation on rejoindrait une sorte d'origine. Là-bas, le livre est un objet nostalgique. L'éditeur suisse Hermann Hauser disait : «L'essentiel est qu'un livre, aussi petit qu'il soit, renferme une parcelle d'éternité<sup>7</sup>». En vitrine, les parcelles d'éternité ont la vie de plus en plus courte. L'obsolescence du livre-marchandise est proprement confondante. L'abondance et la fréquence de la production conduisent le livre frappé d'insuccès au pilon : comme tout autre objet de consommation le livre est quelquefois un objet à détruire<sup>8</sup>.

L'examen des vitrines de librairie permet aussi de constater empiriquement la diminution relative du nombre de livres brochés

6 Cf Yvonne Johannot, *op cit*, p 106

7 Cité par Isabelle Martin, dans *l'Édition en Suisse romande*, Journal de Genève et les Éditions de la Baconnière S A, tiré à part du Journal de Genève, 1976

8 Il l'était déjà malheureusement depuis longtemps, pour d'autres raisons

au profit des reliures industrielles. Par là se manifeste l'une des mutations les plus importantes de la production livresque, à savoir son industrialisation. Celle-ci fut la conséquence d'améliorations technologiques dans le domaine de la fabrication (plieuses, photo-composeuses, phototitreuses,...) et elle produisit spectaculairement ses effets au cours des années soixante par l'accroissement du nombre de titres déposés (alors que ce nombre était resté stable pendant un siècle : plus ou moins dix mille titres). Cette industrialisation et l'abondance de produits qu'elle implique conduisent la sphère des producteurs à des mécanismes de concentration dont l'exemple Matra-Hachette est révélateur. Le fait que ce groupe contrôle des maisons aussi différentes que Fayard, Stock, Tallandier, Grasset, J-C. Lattès, J-J. Pauvert.. montre à suffisance que, pour de tels conglomérats, la présence sur le marché doit être aussi constante et aussi diversifiée que possible. La nécessité de la diversification va de plus dans le sens d'une pluridisciplinarité, touchant aussi bien le livre que le cinéma (créant peut-être demain un médium mixte ou triple), ainsi qu'en témoigne l'accord entre Matra et le diffuseur français UGC. Nous ajouterons sur ce point qu'une industrialisation accrue produit deux mouvements antinomiques et cependant complémentaires : d'une part elle provoque une renaissance de la production artisanale; d'autre part elle incite à une internationalisation de la production de grande consommation, internationalisation qui semble prendre de plus en plus d'ampleur en dépit d'une forte tradition culturelle faisant du livre le bien symbolique témoin par nature de l'identité culturelle ou linguistique. L'antinomie de ces mouvements est évidente sur le plan économique. Leur complémentarité s'exprime dans la mesure où la production artisanale cherche sa survie dans la «distance culturelle»<sup>9</sup> que ses produits entretiendront par rapport aux objets industriels. Dans la sphère littéraire, nombre d'avant-gardes exploitent cette stratégie.

D'importantes mutations ont donc transformé l'objet que l'école contribue encore largement à proposer comme objet culturel par excellence. Le livre, lu et relu, intangible, est devenu un objet aux connotations, aux séductions, aux significations multiples. Dans la vitrine, l'objet répète inlassablement et avec de plus en plus de fréquence sa mort saisonnière. Dans nos intérieurs, le livre nous représente, comme si sa seule présence permettait aux yeux extérieurs de lire en nous comme dans... un livre. Là bas, il se lit, sans

9 Sur l'efficacité de cette métaphore cf Michel Condé, Pierre Popovic et Marie-Paule Remacle, *L'Édition du livre dans la communauté française de Belgique*, Institut de sociologie et de sciences sociales appliquées et Commission art et société de l'université de Liège, rap dact , 1980, p 62

besoin d'être ouvert, mais dans la virtualité de l'être, comme un rattachement. Ailleurs le livre n'existe plus : *les* livres existent. De la vitrine au meuble, le chemin suffisant pour afficher une «culturalité» minimale : ... «les murs peuvent crouler».